

Bernard Tellez

Trente-neuf degrés  
de fièvre





Après chaque transaction, Rose faisait sa mue. Elle quittait son apparence de caméléon modulant ses couleurs selon le temps et le paysage pour se fondre dans la peau d'un serpent venimeux, sans pouvoir rivaliser de sang-froid avec le cobra, le crotale aux morsures mortelles, l'aspic, le Naja siamensis d'Asie. Elle ne pouvait pas non plus siffler de vibrations pour hypnotiser sa proie et l'injecter de son venin. Son défi prenait corps à la commande, dès que le travail à réaliser devait l'être avec l'alacrité d'une mangouste, l'ennemie juré du reptile au duel, plus rapide à le saisir dans bien des cas. Andrew, l'agent de liaison paraplégique lui remettait le dossier, sur le parapet, devant l'Hudson River, avec les photos des cibles à atteindre, à éliminer. L'argent se trouvait aussi dans l'enveloppe. Ils échangeaient à peine quelques mots, avant de se quitter :

– Vous avez bonne mine, Rose, lui glissait l'homme, sur un ton léger, un peu laconique, le visage sans expression. C'était presque une voix d'eunuque ou de bonze, incolore, sans que celui-ci parût pour autant mutilé du bas-ventre.

Au cours de leur rencontre brève, l'homme handicapé assis sur sa chaise roulante, qui se trouvait toujours mis à quatre épingles, avec ses lunettes légèrement teintées, se servait de son apparence

énigmatique, en usant presque toujours des mêmes réparties. Son petit-nœud ne le rendait même pas frivole. Son crâne lisse et nu peut-être...

– Merci, Andrew.

Il la regardait s'éloigner, en se tournant de côté sur son fauteuil électrique, les jambes figées couvertes d'un plaid, selon le temps, avant de quitter leur point de rencontre habituel. Il restait encore un instant devant le cours du fleuve dont le clapotis des vagues assaillait le ponton, un peu pensif, semblait-il, puis appuyait sur la manette de son scooter électrique, qui virait et s'éloignait. Rose n'était plus qu'un point sensible le long du quai, qui diminuait peu à peu. Il lui souhaitait en pensée bonne chance. Son rôle n'était que celui d'un intermédiaire.

Dès que Rose prenait connaissance du contrat, elle ne pouvait plus revenir en arrière. Il s'agissait toujours pour elle de prendre les précautions, de faire travailler ses méninges. Son temps individuel prenait une tournure décisive et s'intensifiait afin de s'accélérer dans un rythme à la fréquence irréversible. Sa conscience d'un temps qui prenait corps et évoluait avec la couleur du jour, ses variations d'intensité lumineuse, le climat, la densité de ses nuits qui n'était certes pas la même pour tous. En cela, elle se différençait comme un animal de race qui tend vers un objectif secret. Son pouls devenait plus rapide à mesure, comme si elle pouvait se sentir atteinte de tachycardie. Elle pensait trop et faisait des mouvements, face au fleuve, de son balcon, en respirant à fond. Mais elle entrait dans la danse, aspirée par une force centrifuge qui la maintenait collée aux parois d'un cylindre qui tournait sans fin à une vitesse folle. Le temps s'activait inévitablement

dans sa tête, à cause de l'influx nerveux qui l'habitait et devenait constant, même si elle conservait son pouvoir de prendre suffisamment de recul, sans perdre de vue l'objectif à atteindre qui devenait peu à peu obsessionnel. Elle analysait les pour et les contre, ses risques et ses chances minimes d'échouer en cas d'imprévu. Impossible de passer outre l'enjeu et les circonstances qui faisaient d'elle un être à part, sans liaison avec ceux qui vivaient leur vie dans le cadre d'une hiérarchie où ceux qui avaient l'avantage, n'avaient rien à revendiquer. Le réseau secret auquel elle appartenait, formé d'anciens agents de la Cia, ou du Fbi, de mercenaires qualifiés pour ce genre d'épreuve était cloisonné de façon hermétique. Ils se méconnaissaient l'un, l'autre. Si Rose pouvait agir à sa guise, au feeling, autant que par expérience, elle attendait de saisir l'instant propice pour se sentir au top, prête à chambouler les éléments. Son champ d'action était assez large et imprévu. Il pouvait porter aussi bien sur l'assassinat d'un homme politique que sur la mise en échec d'un groupuscule terroriste, après démantèlement ou infiltration. Dans ce dernier cas, elle n'était jamais seule à agir. On avait confiance en elle, tout juste ce qu'il faut pour ne pas employer quelqu'un à sa place, même si elle avait fait ses preuves. Ceux qui la commandaient savaient que l'on pouvait compter sur elle et sa rapidité d'exécution. Elle s'en fichait. Toute reconnaissance de son talent l'aurait mise mal à l'aise. Quand elle réfléchissait à son avenir, il lui arrivait de croire qu'elle en avait assez de jouer à ce jeu-là, qu'on ne lui laissait aucune chance, même si l'argent gagné lui donnait l'occasion de vivre mieux dans une voie qu'elle n'avait pas vraiment choisie. Elle avait

conscience d'être à jamais perdue, si éloignée de sa vocation qui l'avait amené à poursuivre par volonté des études pour devenir docteur des pauvres par quoi elle avait tenté elle d'orienter sa vie au début, autant que de sa profession de journaliste grand-reporter par laquelle elle avait fait son entrée dans le monde. Elle s'était sentie dédoublée. Cela avait duré autant que cela avait pu. Puis elle s'était vue licenciée à cause de sa critique, de son jugement sans concession de voir les choses, d'interpréter les événements auxquels elle assistait sur le vif. Elle ne prenait pas suffisamment de garanties. Il y avait des considérations sur lesquelles il fallait mettre l'accent, sur d'autres, pas... Elle avait fait certaines erreurs qui se payaient. Désormais, dès qu'elle prenait connaissance d'un contrat, elle savait qu'elle n'avait plus la possibilité de refuser le travail à effectuer sous peine de subir certaines conséquences, les notions du bien et du mal étant abolies comme toujours, sinon de devenir cible à son tour. Elle redevenait malgré elle une machine à tuer. Son goût du risque croissait à chaque pas sur la corde raide où elle devait danser, avec une tendance à mimer des bras l'envol majestueux d'un rapace qui gagne la hauteur, plane, avant de fondre sur sa proie, par la pratique aussi d'une méthode propitiatoire, d'une gymnastique de l'esprit, connues d'elle seule. Elle niait le moindre geste qui pouvait lui être fatal, en s'opposant au réflexe du maniaque qui fait l'impossible pour se procurer la dose de cocaïne qui lui permettra un regain d'équilibre. La conscience du danger à venir s'amalgamait à sa seconde nature. Elle devait sauter le fossé qui l'avait maintenu jusque-là dans la légalité, sans rien ignorer des services parallèles censés suivre ses moindres faits et gestes.

Le danger pouvant venir de partout. Il l'induisait à éviter le moindre faux-pas, sans droit à l'erreur. L'argent qu'elle gagnait était bon à prendre. Elle avait appris à concentrer sa méditation jusqu'à obtenir une tension élevée, irréductible à toute autre forme, afin de ne sortir de sa léthargie que reprise à fond par sa fonction de tuer, d'ôter la vie à autrui.

L'avion la déposa sur le tarmac de l'aéroport. Elle ne rencontra pas de difficultés lors du passage à la douane, à Bangkok. Elle connaissait « Krung Thep », la Cité des Anges, la Venise de l'Orient pour y avoir vécu antérieurement. Cela remontait assez loin, d'autant que les mentalités changent, les civilisations évoluent. Dans le hall de départs et d'arrivées, mue par un réflexe habituel, elle visionna l'ensemble des voyageurs en dissimulant son attention virtuelle à la méfiance, le regard à peine concentré à filtrer les gens à leur apparence. Elle prit une série de clichés comme d'un appareil photographique, autant de points de repères, ce qui la confirmait à se méfier de n'importe qui.

– Quel est le sens de votre visite ? lui demanda l'employé thaï, en anglais, assis derrière son guichet, hésitant à peine de la main, une fraction de seconde, avant d'apposer la marque du tampon sur son passeport.

– For holidays... Pour vacances, répondit-elle, en souriant, en prenant un air qu'elle voulut aussi dégage que possible.

L'homme en uniforme lui sourit, lui rendit son document. Elle se détourna munie de son petit sac de voyage, en se dirigeant silencieusement dans le hall immense bondé de voyageurs à la peau brune ou claire qui poussaient leurs valises sur des caddies ou

descendaient des escalators, dans un cafouillage de pas et de voix qui s'entrechoquaient. La rumeur des humains donnait chaud et la précipita vers la sortie. Le caquetage des voix, les bruits divers, l'accompagnèrent jusque devant l'ouverture du sas donnant accès au quai. Soulagée de ne plus subir la présence des gens diversifiés par leur langage et leur va et vient, elle se trouva à l'air libre sur le vaste trottoir inondé d'un soleil aveuglant qui n'avait plus la tempérance pulsée de l'air conditionné. C'était la chaleur vive à ciel ouvert, saisissante, humide et chaude qu'elle reconnut, par son odeur caractéristique.

Rose eut l'impression de retrouver quelqu'un qu'elle connaissait déjà, dans une ambiance qui lui donna un brin de vertige à la vue des chauffeurs de taxis salaces et malins qui attendaient la venue des clients à la file pour démarrer, ce qui la confirma à redoubler de prudence. Mais elle perçut déjà à travers leurs présences, leurs visages au teint mat et aux yeux bridés, le souffle de la mégapole proche du sud-est asiatique, à ces prémices, le champ d'attraction qu'elle diffusait inévitablement par sa densité d'une population devenue hétérogène, son climat tropical corrosif par son degré de pollution, dès son immersion comme un poisson dans un aquarium à son retour dans un cadre exotique qui révélait une façon d'être, de vivre différemment. Elle ne pouvait ignorer dès lors à l'apparence de ces autochtones vus au hasard, que leur aspect dissimulait autant l'attrait séduisant de la contemplation des temples bouddhistes à visiter, qu'ils paraissaient fiers de leur ville devenue une Babylone du sexe, prête à pourvoir les arrivants d'un besoin de chair à satisfaire aux prix

les moins prohibitifs. Dès qu'elle se trouva en attente sur le quai, elle se protégea de lunettes de soleil contre la réverbération, saisie par la touffeur d'un air saturé de gaz d'échappement, dans le va et vient, l'envahissement d'une multitude affairée, les touristes porteurs de devises, reconnaissables à leur aspect insolite dans la cohue bariolée. Elle les plaignit de mettre pour la première fois les pieds sur la lune, comme s'ils hésitaient, dans une dimension déjà dispensée à la mesure de la ville, avec ses gratte-ciel, ses palaces et hôtels grand luxe. Rose savait où se rendre dans le quartier chinois, à l'autre bout de la ville, près du fleuve. Elle prit un taxi qui fila sur l'autoroute à péage et la déposa à la bonne adresse. Une fois sur place, le type censé lui remettre son arme ne lui inspira pas confiance. A quoi fut due son intuition qu'il n'était pas franc, qu'il pouvait la doubler, la signaler à d'autres services ? La lueur trouble, équivoque, qu'elle lut, ou entraperçut dans son regard, l'incita à la méfiance. Elle avait tout juste l'apparence d'une femme blonde encore jeune, bien faite, à la peau claire piquée de taches de rousseur, qui se protégeait de lunettes sombres. Elle quitta l'homme sans certitude, avec une arrière-pensée équivoque, saisie encore par la luminosité et l'agitation de la ville à travers la vitre fumée du taxi climatisé qui la menait vers un but précis. Elle avait choisi de quitter le bar en catimini par la porte dérobée de l'arrière-boutique où des habitués jouaient au mah-jong devant un verre d'alcool de riz. Il fallait agir vite. Elle avait dû prendre un autre taxi. Rose avait du cran. Elle savait qu'elle risquait sa peau, que le doute pressenti continuait à persister dans son

esprit, avec la sensation que cela ne se passerait pas comme d'habitude.

– Je vieillis, songea-t-elle.

Bangkok, ville surpeuplée, sale, corrompue. Rose s'en sortit in extremis. Elle reconnaissait au passage les principales artères. Le taxi Toyota la déposa dans une zone de la ville près du fleuve Chao Phraya. Le fait de venir d'une autre partie de la planète, autant dire de nulle part, lui servait d'alibi. Mais dès qu'elle eût exécuté son contrat, l'angoisse, le cauchemar, demeurèrent comme des fils ténus, des racines qu'elle avait du mal à séparer de son acte. Impossible d'oublier le moment où couchée en travers du lit, la belle asiatique avait senti sa présence, avant de s'éveiller. La jeune beauté endormie avait simplement ouvert les yeux, en s'efforçant de quitter le lit. Elle l'avait suppliée de l'épargner, en joignant les mains, dans un langage qu'elle ne pouvait pas comprendre, mais si la voix de la jeune femme ne pouvait l'émouvoir, c'était interdit, son ventre ruisselant des eaux de l'enfant à naître, Rose, le canon du silencieux pointé sur elle, avait atteint la jeune femme enceinte d'une balle en plein cœur. Elle avait dû tirer une seconde fois sur l'embryon qui se détachait d'elle. Rose avait plissé les yeux pour voir le moins possible ce spectacle atroce qui lui renvoyait comme un miroir brisé la preuve de l'incongruité de son acte. Elle s'était sentie étourdie dès qu'elle l'avait vue se tordre de soubresauts à l'impact des balles, en femme saoule prête à chanceler de vertige qui s'était retenue en s'accrochant d'une main à l'un des angles de la commode en teck, derrière elle. Elle ne savait pas si elle devait utiliser son arme une nouvelle fois et appuyer sur la détente, le souffle rauque. La femme

gisait à demi sur le lit, les yeux fixes, les jambes écartées, la forme du petit être qu'elle avait mise au monde retenue par le cordon ombilical. Les eaux qu'elle avait émises au réveil, avaient ruisselé sur la descente de lit à ses pieds. Rose n'était pas très fière d'elle devant ce spectacle macabre, horrible à voir, atterrée, saisie d'une étrange fascination. Mais dans son rendez-vous avec la mort, elle aurait beau tirer encore jusqu'à vider le chargeur du Beretta, rien n'empêcherait qu'il demeurât devant elle. Elle avait enregistré en un éclair les images perçues par sa conscience. Elle avait interrompu la vie, par deux fois. Elle ne pouvait pas avancer, ni reculer. Elle n'eut presque pas le courage de quitter la pièce, la voix secouée d'une plainte imprécise, d'un gémissement glacé d'horreur. Elle ne pouvait pas s'avancer pour abaisser les paupières de la morte, elle ne pouvait pas tirer de nouveau. Celle-ci semblait sourire et la remercier. Il s'agissait pour elle de fuir, de quitter cette pièce au plus vite. A ce moment, une ombre silencieuse se glissa dans la pièce, un chat de gouttière. Rien ne devait se glisser dans l'endroit farouche où elle était jetée. Son sacrifice de survivre pour de l'argent impliquait d'autres raisons qu'elle n'avait pas prévues jusqu'alors, qu'elle ne maîtrisait pas. Si le bien et le mal n'existaient plus, son adhésion au risque l'induisait généralement à faire le tour des imprévus. Mais il arrive que l'on soit à bout de souffle, que la stimulation des pulsions qui vous pousse à agir interfère avec le mental pour l'abolir. Elle s'en aperçut. Elle fut surprise d'avoir émis un son guttural, une plainte issue de ses viscères. L'animal s'enfuit dans la faible lumière. Elle se dirigea vers le balcon : au bas de l'hôtel, des flaques

d'eau traînaient encore par endroits sur le tarmac mouillé. Elle avait appuyé sur la gâchette de l'automatique durant le fort de l'averse, quand il pleut en Asie, en période de mousson, quand le déferlement des eaux, les ruissellements des caniveaux envahissent toutes choses. Le rideau opaque se déversant de pluie avait ourdi le bruit du parabellum qui crachait, muni d'un silencieux. Son vol de retour était prévu pour le lendemain. Elle décida de fuir en claquant légèrement la porte, en se trouvant dans l'un des couloirs de l'hôtel luxueux, sans sentir la moindre présence indésirable, sans rencontrer personne, en cachant son arme dans son sac. En bas, dans le hall de réception, les employés thaïs ne remarquèrent rien de particulier à son passage. Dehors, un taxi en maraude l'avait prise sur l'avenue. Devrait-elle tirer aussi sur le dos du chauffeur ? L'averse avait cessé. Elle réalisa qu'elle n'était plus vraiment insensible, qu'elle redevenait humaine... Qu'avait-elle fait ensuite ? Elle avait regagné sa chambre dans ce quartier célèbre de prostitution qu'est Nana Plaza, district donnant sur la Sukhumvit Road et les bars à filles, où se trouve à l'évidence le Nana Hotel, avant de redescendre au bar. Elle s'était sentie assaillie sur la placette, par la vue d'une foule d'occidentaux et de jolies brunes orientales. Des types souriants, si gros qu'ils donnaient l'impression d'être sur le point d'accoucher eux aussi, qui tenaient enlacées des filles pas plus épaisses que leurs jambes. Elle avait perçu des voix d'Américains, au passage, qui racontaient leur nuit précédente, des Allemands qui n'arrêtaient pas de dire « ja, ja », des Hollandais qui baguenaudaient comme de vieux habitués. Elle avait eu hâte de régler le chauffeur de taxi, de disparaître à l'intérieur de

l'hôtel. Un type plus jeune l'avait draguée d'abord dans le hall, tandis qu'elle commandait au comptoir, un gin sec. Elle l'avait examiné, hébétée. C'était peut-être un flic, un commanditaire venu pour la tuer à son tour ? Il fallait faire l'impossible toujours, peu importait sa vie... Elle sentit qu'elle avait besoin de ça, de se jouer la comédie. Il était venu s'asseoir près d'elle. Dans cette parodie de la mort, elle avait accepté sa proposition de s'envoyer en l'air. C'était un Canadien, au physique plutôt agréable. Il l'avait foutue autant qu'il avait pu, puis elle lui avait ordonné de regagner sa chambre. Comme il hésitait à bouger, elle avait sorti son automatique. L'inconnu n'avait pas insisté. Elle avait besoin de rester seule. Le lendemain, elle s'était arrangée pour jeter l'arme enveloppée dans un journal de l'hôtel, dans un « klong », sans être vue, pensait-elle, un des rares canaux qui restent à Bangkok. Elle avait marché seule durant quelques temps, en traînant dans les ruelles de Bangkok, au sein de la fourmilière humaine qui longeait les magasins de marchands de pacotille aux panneaux en caractère thaï, dans le bruit des moteurs de toutes sortes qui passaient, motos, « samlos » et voitures, celui des voix multiples, avant de prendre un taxi pour regagner l'aéroport international. Était-ce le climat humide qui n'était pas le même qu'à New York qui l'avait secouée à ce point ? Elle ne pouvait pas perdre son contrôle. Il faisait encore chaud, en ce mois d'octobre. Elle se souvint qu'elle avait attendu quelques temps avant d'agir, qu'elle avait repéré les lieux. La femme à abattre était la protégée d'un homme politique en vue, splendide. Un amour interdit pour ce leader occidental qui l'entretenait, duquel elle attendait un enfant. Ils s'étaient rencontrés lors d'une

réception-brunch, à l'ambassade américaine. Elle s'était introduite dans la chambre avec un passe. La fille de haute lignée qui s'appelait Aom logeait dans un hôtel résidentiel avec une galerie marchande, restaurant, au rez-de-chaussée. Beaucoup de touristes huppés y logeaient. Le personnel de service était important. Personne, en apparence, n'avait remarqué sa présence insolite furtive dans ce lieu magique. Personne ne savait qu'elle était là, pour tuer. Sa classe naturelle, son aisance, sa désinvolture de femme occidentale, ne dépareillaient pas dans ce décor. Elle n'avait pas quitté Bangkok sans crainte.

\*  
\*   \*

Rose avait préféré ne pas rentrer aussitôt en Amérique. Pourquoi ? Par besoin de recul, de s'évader de l'obsession qui l'habitait encore, dut-elle être victime d'un guet-apens, d'un tueur à gages qui l'attendait à son tour, chargé de l'éliminer sur les ordres d'un service de contre-espionnage, après ce qu'elle avait fait ? Elle savait que son réseau dépendait d'une organisation mafieuse aux ramifications planétaires impossibles à définir, qu'il y avait des réseaux autres que ceux de l'internationale de la Cosa Nostra, au point d'en méconnaître les origines, les filiations, les raisons d'agir... Son Boeing avait fait halte à Paris. Elle avait l'intention de quitter l'aéroport afin de séjourner quelques temps dans la capitale. L'ambiance du terminal avec les voyageurs quelle voyait s'orienter vers les zones d'embarquement, ceux qui débarquaient dans les halls d'arrivée, voire en quête d'un nouveau départ, le

frôlement de leur foule avec ses bruits de voix, sa rumeur, n'était pas faite pour dissiper son inquiétude. Il lui parut nécessaire d'entrer en relation... Elle se souvint que Renaud Gabier habitait dans le sud. Pouvait-il lui être d'un quelconque secours, après tant d'années de séparation ? Il était son seul contact en France. Peut-être était-il déjà mort ? Elle se souvint de la vue qu'elle avait gardée de Nana Plaza... Il n'avait pas connu ça, lui, Bangkok envahie par beaucoup d'européens de l'Est et de Russes. La Sibérie se trouvant plus au nord, depuis l'effondrement de l'URSS, des hommes, des femmes à la peau claire, portés sur la vodka débarquaient dans la mégalopole, à flot continu. Les hommes pour acheter du sexe, de la marchandise saine ou avariée, les femmes pour la vendre. Elle ne savait pas encore que la fille de Renaud Gabier, Katia, avait disparu, qu'il avait tenté de remonter la filière des truands qui l'avaient kidnappée avec une amie de son âge, à l'aéroport d'Orly ouest. Leur naïveté de jeunes filles, de teen-agers fleur-bleues à peine sortie de l'adolescence, avait servi de proie au rabatteur au look BCBG qui s'était fait passer pour un jeune carabin. Il leur avait proposé très gentiment d'utiliser sa voiture, afin d'alléger les frais des taxis trop chers, à Paris, selon lui, de les partager ensemble pour se rendre dans la capitale, agréablement disposé à les déposer chez une copine dont les parents étaient partis en vacances, l'appartement étant laissé en disponibilité. Elles en attendaient un sur le quai d'arrivée. Les taxis avançaient à la file. Elles avaient accepté de monter dans son Audi, avec leurs bagages. Il les avait conduites à l'endroit convenu. Ils avaient lié conversation durant le trajet. Il les avait mises en

confiance, en jouant son rôle d'intellectuel promis à un grand avenir. Il avait vraiment l'air d'un étudiant, la voix chaude et le sourire facile. Avant de les quitter, il leur proposa de les inviter à une soirée pour universitaires de sa promotion. Elles n'avaient pas flairé le piège. Censé passer les prendre vers les vingt-une heures au domicile de leur amie, d'autres étaient venus à sa place, des types rudes à l'accent étranger, qui s'exprimaient le plus souvent dans une langue inconnue, qui les avaient endormies au chloroforme, après qu'elles se fussent débattues. Depuis la disparition de sa fille, Renaud Gabier n'était plus que l'ombre de lui-même. Son obstination de fin limier à remonter les filières de ceux qui faisaient le trafic des jeunes femmes n'avait rien donné. Il espérait toujours la retrouver, en France, ou ailleurs. Mais un imprévu néfaste survint, qui interrompit sa traque vaine. Pour comble, une nuit, il fut victime d'un grave accident de la circulation, à rester trois ans dans le coma, avant de revenir à la vie, absurdement. Il rouvrit les yeux pour s'apercevoir que sa femme l'avait quitté afin de refaire sa vie avec un autre homme beaucoup plus aisé. Il avait tant changé, paraît-il, qu'on avait du mal à le reconnaître. Mais par qui ? Personne ne fréquentait Renaud Gabier. Il ne frayait avec personne dans la ville, jusqu'à ce que Rose lui téléphonât d'une cabine de l'aéroport, à tout hasard. Il lui avait répondu d'une voix faible dans le ton, quoiqu'elle reconnût à travers les grailions, son timbre habituel. Elle avait perçu en lui une forme de lassitude inhabituelle, même à distance. Il ne pouvait rien lui expliquer, lui, chez lui, elle, dans l'ambiance du terminal d'où elle téléphonait d'une cabine, parmi les gens qui passaient avec leurs caddies chargés de